

Assemblée générale du 9 décembre 1897, petite salle de l'Institut

Autor(en): **Groscurin, Louis**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société pédagogique genevoise**

Band (Jahr): - **(1897)**

Heft 6

PDF erstellt am: **06.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE GENEVOISE

**Assemblée générale du 9 Décembre 1897, petite salle
de l'Institut.**

Présidence de M. Lucien BAATARD, président.

1° Communications du Comité.

La démission de Madame Choberg est définitivement acceptée.

M. *le Président* donne quelques renseignements sur la soirée du 15 courant ; les enfants de sociétaires âgés de plus de dix ans paieront 50 centimes d'entrée ; au-dessous de cet âge, l'entrée sera gratuite.

M. *Berger* demande s'il serait possible que la soirée eût lieu le samedi, et M. *Favas* opine en faveur du jeudi après-midi.

M. *le Président* répond que le mercredi est préférable, parce que la salle est louée moins cher ce jour-là.

Il annonce que M. Racine donnera, le 17 décembre, à l'Athénée, une conférence sur la mutualité scolaire. Ce sujet ne saurait manquer d'intéresser le monde pédagogique.

2° Nomination des Rapporteurs sur les questions mises à l'étude pour le Congrès de Bienne.

M. *Pesson* est nommé rapporteur pour la première question :

Etablissement d'un programme minimum pour les écoles primaires de la Suisse romande et, autant que possible, unification des moyens d'enseignement.

M. *Golay* est nommé rapporteur pour la deuxième question :

Divergences dans l'application de la loi militaire aux instituteurs.

3° Impressions de voyage, par M. le professeur Louis Duparc.

M. le professeur *Duparc* nous conduit maintenant dans la région minière de l'Oural. Les mines de fer de Bakal, qui sont d'une richesse extrême, firent l'objectif d'une course qui réunit 150 participants. Ils s'entassent dans les « *tarentass*, » chariots à quatre roues, d'une construction aussi solide que primitive. Ces véhicules sont les seuls d'ailleurs qui puissent résister aux chocs inhérents aux fantastiques trajectoires que leur fait suivre un imperturbable cocher, qui ne recule pas plus devant un bloc de pierre ou un tronc d'arbre qu'il ne cherche à éviter les fondrières les plus fangeuses. Après avoir ainsi parcouru 60 verstes, on arrive dans la région minière, formée de quartzite dans laquelle s'insèrent des filons obliques de limonite, exploités le plus souvent à ciel ouvert. Le combustible nécessaire à la fonte du minerai faisant défaut, on se sert dans ce but du charbon de bois, ce qui implique la destruction rapide des forêts avoisinantes. Les usines attenantes livrent au commerce des tôles, des rails, une coutellerie renommée, des fontes artistiques qui sont absolument remarquables par la netteté, la finesse de leur travail.

Des mines de Bakal, les congressistes se dirigent sur celles du Mias, où l'on trouve les tourmalines, les émeraudes et les premiers placers aurifères. L'or est retiré des sables que charrie le fleuve par une série de lavages, mis en contact avec du mercure et finalement retiré de l'amalgame par la méthode de coupellation. L'or en filons se trouve à Tscheliabinsk. On y traite actuellement les matières mises au rebut par les

anciennes sociétés d'exploitation, matières assez riches d'ailleurs pour fournir des résultats très rémunérateurs. L'arrivée à Ekaterinenbourg est marquée par la splendide réception que la municipalité offre à ses hôtes, qui ont ensuite toute liberté d'examiner de près les opérations de la taille des grenats, des chrysolithes, des topazes, du chrysobéryl aux teintes changeantes, de la rodonite, du lapis-lazuli, de la néphryte du Turkestan. Tagilsk, ce centre minier cuprifère et aurifère, les attire maintenant, avec sa colline de magnétite de 150 mètres de hauteur, puis ce sont les deux mines de platine qui ont les honneurs de leur visite. Le précieux métal s'y exploite comme l'or ; les sables mis de côté par ces opérations se décomposent et, après quelques années, mettent en liberté le platine qu'ils contiennent encore, ce qui en permet une seconde exploitation.

Le voyage se poursuit sur la pittoresque ville de Perm, d'où l'on s'embarque sur la Kama pour descendre jusqu'à son confluent avec le Volga. Ce trajet de 1200 kilomètres ne s'accomplit pas sans qu'on s'ensable plusieurs fois et ne laisse pas que de devenir monotone. On atteint enfin Kazan, où l'élément tartare est largement représenté. On ne pénètre pas aisément dans la ville tartare. Mais comme il n'est pas de porte qui ne s'ouvre devant la puissance magique de l'or en général, et du pourboire dans le cas particulier, un cocher mène notre éminent collègue dans ce quartier intrigant, revêtu d'un caractère franchement asiatique par ses mosquées et ses minarets. Ses habitants sont d'ailleurs cultivés, l'intérieur des maisons est propre et les femmes, au visage voilé, aux ongles et aux sourcils teints, y sont aussi belles que les hommes y sont laids. C'est à Kazan enfin que les congressistes, pris pour des représentants de la République française, ont à essayer plusieurs ovations enthousiastes.

Ils se rendent de là, en suivant le Volga, à Nischni-Nowgorod, la ville aux foires gigantesques encore, malgré leur décadence, dans lesquelles les populations les plus diverses, Kalmouks, Tartares, Grands-Russiens, Persans, se rencontrent et trafiquent, toujours au comptant, des marchandises les plus diverses et échangent les produits précieux de l'Orient contre ceux de l'industrialisme occidental.

Mais voici la date fixée pour le Congrès, sur les travaux du-

quel M. le Professeur Duparc ne nous dit rien de particulier, mais qui lui fournit l'occasion de décocher une flèche à ces assises scientifiques qu'il sait ennuyeuses et qu'il croit inutiles.

C'est maintenant, après une courte excursion dans la pittoresque et reposante Finlande, la chaîne du Caucase qui attire l'infatigable troupe. L'Elbrouz devient l'objectif de quelques congressistes, parmi lesquels se trouve notre compatriote. Il nous décrit d'abord les premiers contreforts de la chaîne avec leurs innombrables laccolithes, ces dômes formés par des roches éruptives qui ont soulevé la plaine, sans pouvoir en rompre la surface, et se sont consolidées dans ces ampoules qui leur font un manteau protecteur. La coupe nord-sud du Caucase présente en premier lieu des chaînes calcaires de hauteur grandissante, puis vient un plateau peu élevé à l'extrémité sud duquel se dresse le cône de l'Elbrouz. Le conférencier fait un récit brillant et mouvementé de la traversée de cette région, traversée commencée en voiture, puis continuée à cheval avec une allure tellement endiablée que la petite troupe diminue à chaque étape par la défection de ceux qui ne peuvent se faire à cette chevauchée qu'une escorte de Cosaques mène avec un entrain infernal. Ceux qui persévèrent campent sur la neige, bravent un temps abominable, passent des torrents avec de l'eau jusqu'à mi-corps, toujours accompagnés de leurs petits chevaux qui font merveille et traînent misérablement leurs maîtres lorsque ceux-ci les conduisent par la bride ou se font remorquer en les saisissant par la queue. Mais voici le but. On atteint un glacier et le cône de l'Elbrouz, d'une régularité géométrique, couvert de neige, se dresse formidable, emplissant le ciel. Le milieu dans lequel il trône ressemble en bien des points à nos Alpes, mais il s'en distingue par le cachet spécial que lui donne sa nature volcanique. C'est ainsi qu'il ne présente pas trace de végétation. L'étude de cette région donne au géologue de précieux renseignements sur les phénomènes d'éruption, de ridement de l'écorce terrestre. Tout indique que la dernière période d'activité de l'Elbrouz est postérieure à la création des vallées, contemporaine peut-être de l'homme.

C'est au pied de ce géant que s'arrête l'expédition, qui ne possède pas l'outillage nécessaire à son ascension, sans que celle-ci présente les grosses difficultés qu'ont à vaincre sou-

vent les fervents de la montagne. On bat donc en retraite du côté de l'est pour gagner la route militaire qui franchit la formidable barrière du Caucase et conduit aux perspectives nouvelles de son versant méridional.

Vu l'heure avancée M. le professeur Duparc nous offre de terminer son sujet dans une troisième séance qui aura lieu jeudi prochain. (*Applaudissements.*)

Notons que M. Duparc a fait circuler pendant sa conférence un grand nombre de photographies qui ont beaucoup ajouté à l'attrait de ses descriptions.

4° Propositions individuelles.

Aucune proposition ne se faisant jour, la séance est levée à 5 heures.

Séance du 16 Décembre 1897.

Impressions de voyage de M. le professeur Louis Duparc.

Nous retrouvons nos intrépides voyageurs sur la route militaire du Caucase. Ils font une halte d'un jour à Wladikawkas, où se trouve une population des plus hétérogènes, à la haute taille, à la figure peu rassurante, armée jusqu'aux dents et dans l'arsenal de laquelle le « kinjall » ou poignard caucasien tient la première place. Les Arméniens et les Persans s'y livrent au commerce lucratif de l'orfèvrerie, des poignards niellés, des ceintures de dames, d'objets précieux d'une valeur artistique remarquable. L'excursion se poursuit ensuite en s'engageant dans le cœur de la région montagneuse, sous la protection d'une escorte de Cosaques qui se relaient de station en station. Les gorges profondes et sauvages du Darian offrent les premières manifestations éruptives du Kasbek ; d'épaisses coulées de laves s'y sont solidifiées en colonnes prismatiques. Puis le cône monstrueux du Kasbek apparaît, moins élevé, moins élancé, moins hardi que l'Elbrouz cependant.

La descente sur le versant asiatique s'effectue par une route

qui chemine entre des cônes volcaniques, en se frayant un passage dans des coulées noirâtres.

A Pananour, on rencontre des types caucasiens accentués ; des danses curieuses, d'un caractère martial, y divertissent d'autant plus les voyageurs que les distractions n'étaient point fréquentes dans la nature sauvage et sévère qu'ils viennent de parcourir. Les Kewsour, qui habitent les environs, ont une origine fort curieuse : ce sont des descendants des Croisés, restés gens de sac et de corde comme leurs ancêtres, dont une horde se fixa là, lasse de ses pérégrinations. Ils possèdent effectivement des cottes de mailles, des armures, des épées à deux mains d'origine européenne et dont les inscriptions, les ornements sont caractéristiques de l'époque des Croisades. Ils se livrent en l'honneur de leurs visiteurs à des danses tout à la fois macabres et sauvages. Le Saint Sépulcre, du reste, n'a plus d'attrait pour eux, car ce sont les pires païens. Une mention spéciale est due à l'état de saleté dans lequel ils vivent : il est indescriptible.

Mais les étapes sont brûlées ; Tiflis apparaît avec ses industriels, ses marchands peu scrupuleux, qui offrent au visiteur, mais à des prix fabuleux, les tapis les plus riches et les plus variés.

A partir de là, on s'engage à l'ouest, dans la région désolée, aride, qui conduit à Bakou. Les bords de la Caspienne causent un profond désenchantement. La végétation y est nulle ; les distilleries, les réservoirs, les ruisseaux de pétrole, un sol imprégné d'hydrocarbures, une atmosphère chargée d'émanations gazeuses, leur enlèvent tout charme naturel. En quelques endroits, la mer bouillonne sous le dégagement des gaz. Le pétrole est exploité à quelque distance de là. De tous côtés se dresse une forêt de tours de bois carrées, élevées sur les puits. Les forages vont à une profondeur qui atteint parfois 500 mètres. Lorsque le puits, après un forage sur lequel M. le professeur Duparc fournit de nombreux détails, ne donne pas une colonne jaillissante, on puise le pétrole avec des récipients. D'autres fois, le liquide jaillit brusquement, quand les sondes l'atteignent, à une hauteur de cent ou cent cinquante mètres, en renversant tout ce qui lui est obstacle, si l'on n'a pas consolidé suffisamment les constructions qui abritent l'orifice. Le feu aussi apporte là parfois son œuvre de dévastation et de

mort. Le débit des puits est irrégulier, capricieux, d'une durée fort inégale qui va de quelques jours à plusieurs mois. Il n'y a rien de fixe, rien de général dans la distribution des nappes de pétrole. Tel puits voisin d'un puits abondant ne fournit absolument rien. Il y a donc lieu d'écarter l'hypothèse des nappes étendues. L'eau qui s'introduit dans les fractures de l'écorce terrestre réagit sur les carbures métalliques. Les produits de cette réaction, le pétrole en particulier, stationnent dans ces fractures et ne viennent au jour que lorsque la sonde a la chance de les atteindre. Le débit des puits actuels diminue en même temps que l'activité des volcans de boue. Ces derniers sont peu commodes à examiner et le conférencier égaie son auditoire au récit de sa disparition aussi subite que totale dans un cratère étroit, plein d'une boue nauséabonde. Ils ont des périodes de faible activité pendant lesquelles la boue se déverse lentement hors du cratère, puis des périodes de paroxysme où ils projettent avec violence des matériaux divers. Ces éruptions peuvent être d'ailleurs artificiellement provoquées en jetant des mottes de terre dans l'orifice.

Les voyageurs se dirigent maintenant vers les bords de la Mer Noire, aussi riants que ceux de la Caspienne sont désolés. Voici Batoum et Kertsch, avec leurs antiquités, leurs tumulus greco-romains. On vogue ensuite vers les bords boisés de la Crimée, aux paysages riants, couverts d'une végétation merveilleuse, et dont la côte sud-est est si visiblement le prolongement montagneux du Caucase. Sébastopol apparaît avec son monde de souvenirs épiques, voici Odessa et son port plein d'une vie fiévreuse. Kiew attire les curieux, grâce à ses catacombes, où pullulent les moines et où d'innombrables squelettes de saints (oh! combien...), arrangés avec coquetterie dans les dédales de l'immense ossuaire, laissent perplexes le pauvre pêcheur admis à examiner leurs tibias quand il se pose l'insoluble problème de leur authenticité.

De là, on rentre au cœur de la vieille Europe, avec une rapidité qui paraît extrême, car pour celui qui a parcouru les espaces immenses de la Russie, le kilomètre devient une quantité négligeable et le but du voyage paraît atteint quand on en est encore séparé par une distance qui effraie celui qui a toujours dans son horizon le clocher de son village.

(Applaudissements.)

M. le *Président* exprime à M. le professeur Duparc la vive reconnaissance de ses collègues de la Société pédagogique pour les heures agréables et instructives qu'ils ont passées en écoutant ses récits de voyage. Par la fraîcheur des impressions qu'il a rapportées de ce lointain pays des czars, par la verve et l'abondance de ses descriptions, notre éminent collègue a vraiment fait vivre à nos yeux ces régions sur lesquelles nos notions étaient — pour la plupart de nous — si succinctes encore.

M. Duparc ajoute quelques détails, qui ne manqueront pas d'être utiles à nombre d'instituteurs et institutrices, à propos des maîtres d'étude, précepteurs, qui vont en Russie. On exige actuellement d'eux une très forte instruction et s'y rendre avec un bagage scientifique insuffisant serait s'exposer à un infaillible échec.

La séance est levée à 4 h. $\frac{1}{2}$.

Le Bulletinier,

L. GROSGURIN.
